

**DANIEL PRÉVOST**

**SIGMUND & RAYMOND**

**Publibook**

Dialoguez avec l'auteur, et retrouvez cet ouvrage accompagné de la critique de notre club de lecture, des commentaires des lecteurs, sur le site PubliBook. com :

<http://www.publibook.com>

PubliBook. com, Paris, 2001

Ce texte publié par PubliBook. com est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

PubliBook. com, Republic Alley  
18 rue du Faubourg du Temple  
75011 Paris France  
Tel: 33 (0) 1 47 00 05 07









## AVANT-PROPOS

L'envie d'écrire est une espèce de cancer qui ronge la plupart d'entre nous depuis la plus tendre enfance. Elle implique d'avoir, à mon avis, une certaine dérision des choses dans le sens où ce besoin n'appartient pas aux gens parfaitement heureux.

On écrit pour de multiples raisons, à la fois pour se défouler, pour paraître et pour se dévoiler, l'exhibitionnisme sommeillant en chacun d'entre nous !

La pudeur étant ce qu'elle est et la peur du ridicule n'arrangeant pas les choses, on attend très longtemps avant de se décider car, si la motivation existe, encore faut-il oser.

Personnellement, j'ai plongé dès lors que j'ai su qu'André Malraux n'avait que son brevet élémentaire. Ceci m'a permis à la fois espoirs et prétentions.

Je pense effectivement que si une certaine culture générale ne nuit pas à la chose, il n'est pas indispensable d'avoir tout lu, ceci engendrant inévitablement un certain manque d'objectivité.

Mon humilité et ma virginité totale dans ce domaine étant bien établies, le plus difficile reste à faire.

Car écrire sur quoi ?

Je pense avant tout que le propre du néophyte est de se croire précurseur en la matière car inconsciemment bouffi d'orgueil, il pense pouvoir éviter tous les poncifs, c'est-à-dire la vie, la mort, l'au-delà, la religion, le racisme, le sexe, la politique et surtout la trop facile autobiographie qui représente pour lui l'extrême refuge de ses soi-disantes « originales pensées ».

Mais malheureusement, il s'aperçoit que n'étant, bien que dans des disciplines très différentes, ni Balzac, ni Jules Renard, il ne lui reste d'autres alternatives.

C'est donc ce que j'ai fait étant persuadé que, mis à part ma famille, ma prose ne peut raisonnablement intéresser quiconque. Je pense donc honnête de préciser que j'écris avant tout pour moi (un côté narcissique souvent méconnu par beaucoup, j'allais dire d'écrivains) !

Je pense être le prototype du parfait raté dans le sens ou n'ayant jamais épousé véritablement les idées de qui que ce soit ou de qui que ce fut, je suis l'antithèse parfaite du littéraire tel qu'on le conçoit. En effet, je suis horriblement de droite, bourgeois de cœur et de souche et totalement réactionnaire. Fils unique, extraverti, je suis patriote au-delà de la limite permise ; il sera donc facilement admis que je pars avec un handicap quasi insurmontable.

Malgré tout, il est vrai que j'envie le révolutionnaire viscéral et anarchiste de surcroît, capable d'étaler ses états d'âme larmoyants sur la profonde injustice du monde.

Cela n'est malheureusement pas mon cas, ayant toujours été privilégié dans beaucoup de domaines.

Mais, comme il serait doux d'avoir eu une enfance malheureuse, vivant dans un 2 pièces avec une sœur droguée, battu à la fois par une mère alcoolique et par un père au chômage.

Je n'ai pas eu cette chance, car mes parents épouvantablement bons et traditionnels n'avaient d'autres préoccupations que de me procurer le choix de vacances idéales entre la mer et la montagne pour mon seul bien-être.

Tout ceci étant d'une affligeante tristesse et d'une profonde monotonie, je conçois aisément que je ne puisse en aucun cas intéresser un éventuel lecteur, avant tout avide de morbide et de sensationnel !

Pour poursuivre le paradoxe, je précise que me sentant absolument incompris, je comprends et accepte en

revanche avec sollicitude et bienveillance tous autres états d'âme qui pourtant ne correspondent vraiment en rien à ce que je ressens.

Vraiment je fais preuve d'une grande tolérance.

Etant puriste de nature et préférant le styliste au besogneux - en quelque sorte le don par rapport au travail - j'avoue que la bêtise me fascine au plus haut point dans le sens où elle réunit absolument tous ces critères. Elle possède tous les avantages, elle est absolument innée, ne demande aucun effort particulier, elle peut être latente, grosse, incongrue, indécente, insolite et quoique non souhaitée, elle est pourtant très bien acceptée.

Peu de choses, à mon avis, peut assurer un tel label de qualité.

N'ayant jamais été vraiment concerné par la politique que je considère à tort ou à raison comme un art mineur, je dois reconnaître que l'âge aidant ou, plus exactement, n'aidant pas les choses, j'éprouve curieusement tardivement et subitement dans ce domaine une espèce de faim de loup, dont j'ai malheureusement peur en ce qui me concerne qu'elle soit tout à fait incontrôlée.

À partir du moment où il est indéniable que, pour réussir dans cette discipline, il est indispensable de garder la tête froide et d'exclure à tout jamais ce qui peut se rapprocher de la moindre des passions, il m'est raisonnablement très difficile d'envisager ou d'espérer le plus petit des accessits.

Mes délires passés et étant à cours d'inspiration, je m'aperçois en fait que je ne me suis absolument pas présenté comme le demande l'autobiographie.

J'aimerais pouvoir dire que je suis l'autodidacte intégral dans le sens où cela revaloriserait vraisemblablement ce qui précède.

Ce n'est pas tout à fait le cas, mais peu s'en faut car, mis à part mon D.O.P.P. obtenu de justesse mais indispensable pour intégrer le secondaire, je n'ai jamais obtenu d'autres

diplômes, si ce n'est celui du 25 mètres nage libre avec départ plongé. En quelque sorte la tête et les jambes.

Ces diplômes en poche, on comprendra que je me devais de poursuivre des études aussi prometteuses.

Les quelques années qui s'en suivirent furent un enfer dans le sens où la science infuse n'existe pas et que passer le plus clair de son temps à contempler par la fenêtre les arabesques des hannetons ne remplace malheureusement pas l'écoute assidue de professeurs sanglés dans leurs costumes étriqués de fonctionnaires pâlichons, vomissant du Henri IV et du Ravailac, celui-ci ayant au moins l'avantage de clore systématiquement le cours d'histoire pour manque de participants.

Bien qu'étant rêveur et ne pensant qu'aux grands espaces, la géographie m'a toujours ennuyé dans le sens où elle m'était imposée.

Je n'ai jamais eu envie d'apprendre que le fleuve Amazone prenait sa source en Amérique du Sud pour terminer sa course dans je ne sais quel océan.

J'avais envie de constater de visu, la géographie se voit mais ne s'apprend pas.

Il en est de même pour les mathématiques et la géométrie qui je ne sais pourquoi m'ont toujours particulièrement insupporté. Je garde pourtant une certaine nostalgie en ce qui concerne Pythagore pour son petit côté hypoténuse de la chose. Archimède également me faisait régulièrement rêver lors de mon bain dominical et enfin Galilée, ivrogne invétéré qui après une cuite monumentale et contre toute attente a été le premier à formuler ces deux mots «ÇA TOURNE».

Enfin, j'aurais presque envie de passer sous silence les explications de textes orales qui furent pour moi l'avant goût des portes de l'enfer.

Etant en effet particulièrement paresseux, ce genre d'exercice me demandait le double d'efforts par rapport au dernier de la classe.

Je possédais et ce n'est rien de le dire une élocution proche de l'homme de Cro-Magnon. Bien qu'ayant tout essayé y compris les fameux cailloux de Démosthène face à la mer (absolument inefficace!), chaque cours se terminait sous les quolibets de la classe en délire. Je dois d'ailleurs reconnaître que j'étais, durant ces moments, partagé entre la honte et le vedettariat car, bien que modeste, on ne peut rester insensible à autant de bis et d'encore.

J'avoue que par la suite et dans tous les domaines, je n'ai jamais été autant plébiscité.

Le Bac raté, comme on s'en serait douté, on a cru bon de me jeter à Paris dans l'une des rares écoles libres de l'époque qui ne demandait aucune référence.

Je garde de cette période trop brève à mon goût, mes meilleurs souvenirs.

Je prenais mes repas chez l'habitant-connu de mes parents - et occupais une chambre de faux étudiant dans le bois de Vincennes (en quelque sorte Paris à la campagne).

Cette école libre et très chère payante offrait de plus l'avantage de n'avoir aucun mauvais élève dans le sens où le fait de perdre un de ces éléments lui causait un préjudice très important.

Sur les bulletins bimensuels de la classe dont je faisais partie et qui comptait 30 élèves, aucun j'en suis sûr, n'a pu descendre jusqu'à la place de 4e, la 5e étant à mon avis réservée aux débiles mentaux.

Ce qui fait qu'il y avait 8 premiers, 10 seconds, 12 troisièmes.

Durant cette période, mes parents béats d'admiration et ravis de tant de réussite venaient régulièrement le week-end à Paris pour « sortir » et récompenser leur génial rejeton, moyennant quoi, mis à part quelques pièces de théâtre dites de « Tête » dont *Les enfants terribles* et *Les mains sales*, je me suis farci (le mot n'est pas trop fort) toutes les opérettes Chatelesiennes.

Je ne pouvais même pas espérer les jours de relâche car, si cela était, on me traînait à Mogador: *Nono-Nanette*, *Véronique*, *Le pays du sourire*, *L'auberge du cheval blanc*, *La fille de Madame Angot* et en ce qui concerne cette dernière et comme si cela ne suffisait pas il y avait *Le retour de Madame Angot* - l'imagination n'a pas de limite !

Me sentant coupable de ne pas leur dire que mes résultats scolaires étaient absolument « bidons », je supportais donc hebdomadairement avec la plus extrême patience les délires vocaux d'André Baugé et de Luc Barnay.

Je me rattrapais et m'oxygénais heureusement toute la semaine dans la cave enfumée du Vieux-Colombier, n'ayant à cette époque d'yeux et d'oreilles que pour Sydney Bechet et Claude Luter.

J'ajouterai qu'après avoir vu Sydney Bechet flanqué d'un somptueux Groendal descendant de sa Rolls blanche, accompagné de son fameux saxo, venir jouer avec l'incontestable Maître des lieux, Claude Luter, ceci puisse faire partie des moments inoubliables de ma vie.

C'est dans ce lieu que je rencontrais régulièrement une ancienne voisine, sensiblement plus âgée que moi et curieusement maîtresse d'un écrivain célèbre dont je suis également obligé de cacher le nom, qui provoquait chez moi une admiration profonde doublée de jalousie que je dissimulais par une indifférence affectée, à mon avis très mal cachée.

J'essayais de compenser cette bénigne réussite provinciale en faisant plus ou moins attraction dans le sens où tout de noir vêtu - c'était la mode à l'époque - et ne dansant pas trop mal, j'arrivais à faire illusion aux yeux d'une clientèle en majorité américaine qui ne s'intéressait en fait qu'aux bouteilles suspendues au plafond et qui à mon avis, n'apportait rien à l'existentialisme.

Mon école était construite de telle manière qu'à partir du mois d'avril et la chaleur aidant, les plus audacieux dont

je faisais partie, séchaient la majorité des cours pour aller se faire bronzer, mollement appuyés debout contre des combles aménagés selon Mansard.

Le mois de mai était exclusivement consacré à la fréquentation assidue des gradins de Roland-Garros.

Je dois dire que ma moyenne avait fortement baissé dans le sens où de la traditionnelle 2ème place, j'étais passé subitement à la 3ème, ce qui prouvait malgré tout une certaine autorité de la direction.

Quoique sévèrement tancé par mes parents, la punition n'avait pas été jusqu'à me supprimer l'inévitable opérette du samedi soir.

L'école était composée à 80 % de noirs plus ou moins fils de ministres africains et racistes comme il n'est pas permis. Car contrairement à ce que l'on pourrait croire, le racisme n'est pas l'apanage des blancs, loin s'en faut !

Les noirs représentant une majorité dans cette école de débiles mentaux, je puis vous assurer, pour les avoir subis pendant un an, que les pauvres missionnaires dont je faisais partie, n'avaient pas la partie belle !

Sans être affirmatif, je resterai toujours perplexe sur la disparition subite et inattendue d'un de mes meilleurs amis, lors d'une récréation prolongée dans le bois de Vincennes alors que la majorité africaine regagnait sagement son banc en reboutonnant son veston sur un ventre replet tout en se curant les dents.

Ne voulant être ni mauvaise langue, ni perspicace, j'avoue à l'époque m'être posé bien des questions.



**PENSÉES ITINÉRANTES  
D'UN ENFANT GÂTÉ**

Celui qui n'écrit que pour lui,  
meurt d'envie d'être lu par les autres.



N'avoir rien à faire alors qu'on voudrait tout faire, éviter de s'en faire alors que tout reste à faire, défaire tout ce que l'on fait sans tout à fait le faire, abandonner ses affaires, il ne restait que cela à faire.

Eviter de le faire, ne pas vouloir le faire, penser bientôt à le faire et si c'était à refaire, il faut le faire !

Et puis faire des affaires en évitant de rien faire.

Faire ce que l'on peut, faire ce que l'on doit, faire semblant, faire croire, faire valoir ne méritent pas d'en faire une affaire !

Faire ou ne pas faire, on ne peut s'en défaire.

Je reviens de Paris et espère que le Baron Haussmann ne puisse rien voir de là-haut.

Pauvre Paris massacré, saccagé, humilié ; ce Paris à l'origine tout fait d'arabesques et de délicieux contours, se retrouve graduellement dans une double camisole de béton et de bêtise.

L'hérésie est à chaque carrefour ! On a construit la Tour Beaubourg qui, chance inouïe ! n'a pas été implantée Place Notre-Dame... : c'est une vaste chaufferie d'un grand ensemble pour pays sous-développé.

On encapuchonne un de ses ponts (curieusement le Pont-Neuf) d'un linceul de tristesse et de mauvais goût.

La gare de Lyon qui accrochait les nuages n'est plus qu'un sous parapluie de mauvaise qualité ayant subi le bon vouloir et les humeurs envahissantes de pauvres constructeurs en goguette.

Alors, bientôt, la Tour Eiffel sera répertoriée bordel public, privé d'ascenseurs parce qu'exclusivement réservé aux jeunes – Pourquoi pas ?

Charmante bourgade de la banlieue lyonnaise, tant vantée par les media, j'ai voulu comme beaucoup

connaître Vaux-en-Velin.

J'ai eu cette chance !

Je suis encore sous le choc. Comment décrire ? Les mots me manquent ! J'avoue hésiter entre la Venise du Nord et les Jardins suspendus de Babylone.

Les portes de la ville franchies, c'est l'Eldorado ! À mon avis le Paradis, que je ne connais pas encore, fait figure de colonie de vacances pour handicapés physiques de la SNCF.

D'abord l'odeur ! qui est un mélange subtil entre le parfum de la violette et l'excrément du putois ; quoique ! il existe une dominante très nette en ce qui concerne le second.

Ceci étant, les poumons oxygénés à tout jamais, quelle merveille ! que ces charmantes maisonnettes si joliment décorées de textes poétiques à faire pâlir de jalousie Ronsard lui-même.

Retenu au hasard d'une rue :

« Mes couilles, c'est comme la houille, ça brûle dans ta cramouille »

Quelle délicatesse dans la forme !

Que dire des autochtones et de leurs charmants bambins ? Il faut avoir vu ces chères têtes blondes babiller gaiement le 357 magnum à la main, à proximité d'une grenade défensive, sous l'œil admiratif de leurs aînés.

Attendri par ce spectacle, j'avoue à cet instant précis, avoir ressenti une bouffée incontrôlée de patriotisme m'envahir voluptueusement.

Non terre de France tu n'es pas foutue ! Il suffit pour s'en convaincre d'approcher les générations futures de Vaux-en-Velin.